

Comment réussir en politique?

Quelques recettes cicéroniennes

par Franck Colotte

Dans l'ouvrage qu'il a récemment publié dans la collection «Commentario» (dirigée par le professeur Hélène Casanova-Robin), François Prost, maître de conférences habilité à diriger des recherches à l'Université de Paris Sorbonne, rassemble non seulement le «Petit manuel de la campagne électorale» (64 avant J.-C.) de Quintus Cicéron, mais encore deux lettres (datant de 59 avant J.-C.) adressées par Marcus Cicéron à son frère cadet alors gouverneur de la riche province d'Asie, qu'il traduit et commente selon les principes de cette collection.

Dans le «Petit manuel de la campagne électorale», Quintus conseille son ainé alors candidat à la plus haute publique, le consulat (pour l'année 63 avant J.-C.). Il y révèle les enjeux et les rouages essentiels d'une campagne électorale au plus haut niveau, éclaire les pièges qui attendent le candidat et les dilemmes moraux auxquels il est confronté. De même, les conseils, les reproches contenus dans les lettres de l'ainé au cadet montrent, de l'intérieur, l'exercice du pouvoir de Rome sur ses provinces, et posent à nouveau la question de la qualité morale de l'action politique. Des textes d'une modernité brûlante, surtout en période de fièvre électorale.

Un profil entre raison et passion

Tel qu'il a été transmis par les manuscrits de la Correspondance, le texte du «Commentariolum petitionis» («Le Petit manuel de la campagne électorale») se présente comme une lettre écrite à Cicéron par son cadet Quintus, au début de l'année 64 avant J.-C., au moment donc où l'orateur entrait en lice pour les élections consulaires, à l'issue desquelles, comme on sait, Cicéron sera élu avec Antonius comme collègue pour l'année 63 (dont les derniers mois verront éclater la conjuration de Catilina). Dans une première partie richement documentée («Quintus Tullius Cicero: un profil, entre raison et passion», pages I-CLXXV), François Prost commence par présenter de fa-

çon détaillée le personnage de Quintus Cicéron, en s'appuyant sur de nombreuses sources directes (les œuvres de Marcus Cicéron dans lesquelles son frère cadet est mentionné) ainsi que sur une abondante bibliographie constituant, en plus d'un véritable état des lieux de la question, un des atouts majeurs de cette réédition commentée du texte du «Commentariolum petitionis». En effet, sur le personnage et la vie de Quintus Cicéron, frère cadet de l'orateur Marcus Cicéron, l'essentiel de l'information biographique qui peut se tirer des sources antiques a été dûment consigné dans les synthèses, surtout allemandes, du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e siècle. La copieuse introduction de cet ouvrage suit les principales étapes de son existence, en soulignant les aspects les plus en rapport avec les textes qui y sont présentés.

L'auteur commence par aborder, de façon détaillée et en s'appuyant sur de nombreuses sources documentaires tirées des traités et discours de Marcus Cicéron, le personnage historique que fut Quintus Cicéron, son enfance, sa jeunesse, sa formation, les figures tutélaires de son existence, son mariage, sa querelle avec Atticus, l'amitié qui lie Marcus, Quintus et Atticus. À cela s'ajoutent des considérations sur sa carrière, jusqu'à la préture (62 avant J.-C.); puis du gouvernement d'Asie à la guerre civile ainsi que son retour d'Asie. Dans un deuxième temps, François Prost brosse le portrait littéraire de ce personnage au sein notamment de ce qu'il appelle la triade «éthico-politique» ainsi que la «triade théologique» de Marcus Cicéron, dans laquelle figure de «De divinatione», ce qui permet à l'auteur de proposer une synthèse sur la «persona» littéraire de Quintus. Ce portrait bâti et, pour ainsi dire, colore, une véritable vision du monde exposée dans le discours de Quintus, vision sur laquelle s'achève le vaste exposé liminaire de l'auteur.

Dans l'hommage littéraire qu'il rend à Quintus au livre II du «De oratore», Cicéron associe à l'image de son frère le souvenir tout personnel de leur enfance commune, mais aussi la figure exemplaire d'un grand aristocrate qui sut mettre au service de la République son esprit d'équilibre et son intelligence politique. En agissant de la sorte, Crassus pouvait paraître peu cohérent à ses contemporains dans

ses prises de position, c'est pourquoi il fut critiqué parce que, à douze ans de distance, il avait attaqué le Sénat dans un discours à propos de la colonie de Narbonne, puis l'avait encesé dans son discours de soutien à la «Lex Servilia Caepionis». Par ailleurs, après les débuts de Marcus sur la scène des tribunaux, Quintus suivit son ainé dans son périple de formation rhétorique et intellectuelle dans le monde grec, continental et oriental. Dans son traité du «De Finibus» (V, 3), Cicéron offre une autre caractérisation de son frère, qu'il présente comme un jeune homme épris de poésie tragique. Comme le précise l'auteur, il s'agit d'une image qui rejoint tout à fait le témoignage direct, puisque la correspondance mentionne les traductions et adaptations faites par Quintus du théâtre grec à ses heures de loisir. Le passage suggère aussi un esprit d'esthète, volontiers rêveur, quasi pré-romantique, qui «voit» proprement les figures de ses admirations littéraires, et se laisse porter par l'émotion.

De plus, la crise familiale que Marcus connaît avec son frère met en œuvre, dans l'écriture épistolaire de ce dernier, des concepts qui seront ultérieurement mis au service de l'analyse des passions dans son œuvre philosophique, notamment dans les livres III et IV des «Tusculanes». Au cœur de cette réflexion se trouve une double conviction: d'abord que le passionné est lui-même la première victime de sa propre passion, et qu'il crée lui-même son propre malheur en alimentant la corruption de sa raison; ensuite, dans le cas de la colère tout particulièrement, que la passion est erratique et incohérente, aussi prompt à s'apaiser qu'à se déchaîner. Or, dès la «Lettre à Atticus» I, 17, Cicéron met en œuvre des concepts philosophiques pour apprécier le phénomène de l'irascibilité de Quintus. Il dresse ainsi de lui un portrait philosophique qui associe pour ainsi dire deux «couches» de teneur philosophique différente et traditionnellement concurrentes et inconciliables, l'une relevant de l'approche péripatéticienne des passions, l'autre de l'approche stoïcienne. À cela s'ajoute que, du point de vue de sa carrière politique, le «cursus honorum» n'a pas été l'unique aspect du parcours de Quintus, qui révèle une personnalité complexe, s'exprimant diversément dans des circonstances variées et des contextes différents que

François Prost s'emploie à expliciter. La carrière de Quintus se divise sommairement en deux parties. La seconde seulement est relativement bien documentée, et comprend les magistratures exercées et divers autres engagements publics. En revanche, la première partie, qui s'étend en gros jusqu'à l'élection de Marcus au consulat, nous demeure largement inconnue. Selon W. McDermott, un faisceau de présomptions permet de supposer qu'avant de s'engager pour lui-même dans le «cursus honorum» sur les traces de son ainé, Quintus a surtout développé deux types d'activité: un engagement militaire soutenu, ce qui ne l'empêcha pas de s'intéresser à la politique civile.

Quintus apparaît également comme un personnage littéraire dans des traités tels que le «De Legibus» ou le «De divinatione»: on peut raisonnablement noter, avec l'auteur, que les apparitions de Quintus dans l'œuvre de Marcus sont au moins vraisemblables, c'est-à-dire qu'elles ne contreviennent pas de façon flagrante à ce que les contemporains et les proches pouvaient savoir du personnage réel. C'est en revanche une tout autre chose d'extrapoler à partir des données textuelles, pour attribuer au personnage réel, comme lui appartenant en propre, des traits qui sont constitutifs de son personnage littéraire. Ainsi, le fait que Marcus prête au personnage littéraire telle position théorique n'autorise pas à affirmer que le personnage réel adhérerait forcément à telle ou telle école de pensée. De fait, une telle méthode aboutit inévitablement à des résultats aussi contradictoires que fantaisistes, et l'on passe ainsi, d'une analyse à l'autre, d'un Quintus épicurien à un Quintus péripatéticien, mais qui défend aussi des thèses de teneur stoïcienne. La représentation littéraire que Marcus propose de Quintus, lorsqu'il le met en scène dans ses dialogues philosophiques, c'est-à-dire quand il se l'approprie et le recrée comme un personnage, comporte deux aspects complémentaires. Le «De Legibus» fait apparaître un Quintus autoritaire et conservateur, obsédé par la hiérarchie et par l'ordre. En revanche, le livre I du «De divinatione» campe un Quintus qui apaise, dans la contemplation d'un monde ordonné, sa terreur du chaos, mais échappe par la spirale baroque à la rigidité mortifère de ses fantasmes de discipline. Quintus est alors présenté comme un être

exalté à la fois par la vision cosmique d'un agencement providentiel de l'univers qui aurait la beauté d'un ballet, et les charmes tout humains de la poésie.

Recettes de campagne

Le texte du «Commentariolum Petitionis» se présente comme une lettre écrite à Cicéron par son cadet Quintus au début de l'année 64 avant J.-C., au moment donc où l'orateur entrait en lice pour les élections consulaires, à l'issue desquelles Cicéron sera élu avec Antonius comme collègue pour l'année 63. Dans la tradition manuscrite, le texte apparaît à la suite de la dernière partie (livres 9 à 16) des «Epistula Ad Familiares», après la lettre de Cicéron à Octave («Epistula ad Octavianum»), qui a été identifiée sans aucun doute comme un apocryphe d'époque impériale. Tel qu'il est transmis, le «Commentariolum Petitionis» présente une suscription qui en fait formellement une lettre, mais tant par sa longueur que par son contenu, il se distingue d'une lettre ordinaire, pour constituer un véritable manuel, comme le souligne Marcus Cicéron lui-même dans ses dernières lignes, d'où l'on a tiré le titre communément en usage aujourd'hui. La place même du texte dans la correspondance entre les deux frères a alimenté le débat sur la question de l'authenticité. En effet, à ce «manuel de campagne électorale» adressé par Quintus à Marcus en 64 paraît correspondre, au début de l'année 59, la lettre «Ad Quintum fratrem» I, 1: cette lettre extrêmement longue, se présentant comme un texte didactique tenant du «manuel du gouvernement provincial», pourrait être considérée comme une réponse de Marcus à Quintus. Ainsi considéré, le «Commentariolum» est à proprement parler un manuel de conseil, poursuivant deux objectifs complémentaires: fournir une analyse détaillée d'une situation donnée (une sorte de radiographie des ressorts d'une campagne) et proposer des règles de conduite ainsi que des recettes pratiques. Le texte présente une masse d'informations de première importance pour la connaissance du système politique romain, et c'est à ce titre documentaire qu'il est en général étudié. L'auteur met également en évidence les nouvelles lectures du «Commentariolum» en rappelant cependant qu'une nouvelle approche de la Rome tardo-républicaine, avec tou-

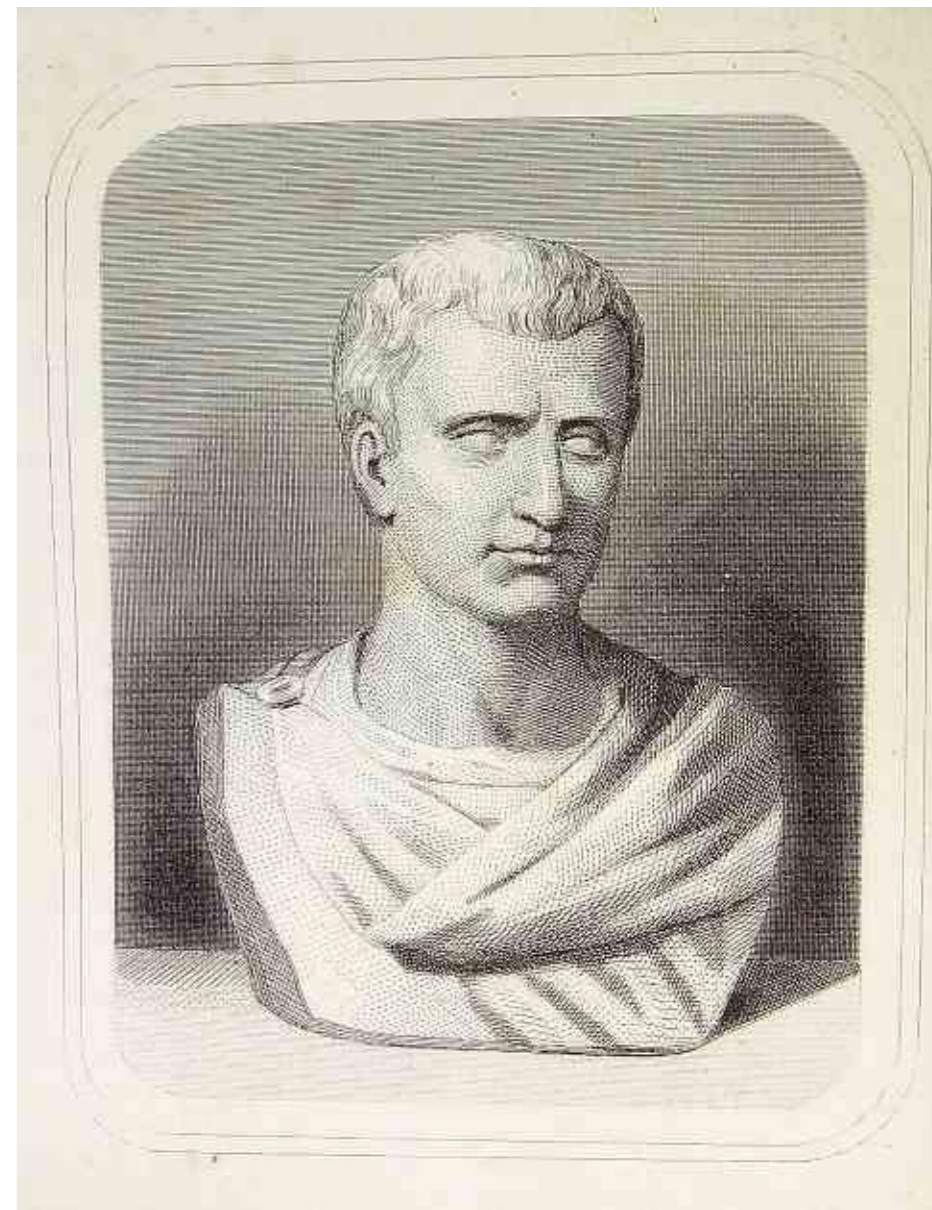
te une gradation de nuances ou de radicalité, a pour fondement une remise en question des deux piliers de l'interprétation classique du texte. Du point de vue politico-social, l'approche en question minimise l'importance des clientèles dans le jeu politique, et, du point de vue institutionnel, reconnaît, globalement, à la vie politique au moins une part notable d'effectivité démocratique, y compris au niveau des comices centuriates. Cette nouvelle orientation historiographique a alors provoqué des relectures du «Commentariolum». Or, de manière tout à fait remarquable, celles-ci sont allées dans des directions diamétralement opposées, en suivant les lignes précédemment tracées à partir des mêmes éléments, à savoir l'une concluant à l'inauthenticité, l'autre au moins à une nouvelle forme de ce que l'auteur appelle une «authenticité élargie».

Il convient également de s'interroger sur le sens de cette lettre de conseil qui vise un public plus large que son seul destinataire candidat à l'élection. Le «Commentariolum» se fait la métaphore de la ville de Rome, véritable scène de la campagne. Il remplit donc une véritable fonction de conseil au candidat, pour autant qu'il prescrive une attitude globale, dont il détaille les multiples facettes. En ce sens, le savoir-faire, qui est l'objet du texte en tant que «techné» ou «ars» appliquée au fonctionnement de la campagne électorale, débouche sur la définition d'une manière d'être. Et c'est bien là que le candidat, si compétent soit-il, peut avoir l'utilité d'un regard extérieur et du conseil d'un expert, capable de lui mettre sous les yeux, précisément en un tableau raisonné et unifié, un modèle de comportement auquel se rapporter. D'autre part, et dans le même temps, ce même tableau est aussi présenté à un lectorat plus vaste, qui constitue l'électorat. Le public est ainsi invité à y voir le portrait du candidat réel mais en tant qu'il s'identifie au modèle du parfait candidat. De manière plus générale, le Manuel se donne à lire presque comme une chronique de la vie de campagne à l'attention de l'électorat, invité à suivre son héros à toutes les étapes de son parcours quotidien, et à reconnaître en chaque circonstance les mérites et les vertus que ce «Manuel» met en lumière.

Le «Commentariolum» est bien un manuel de campagne et non pas un

programme, l'ainé des Cicéron n'ayant pas besoin de son frère pour savoir ce qu'il ferait de son consulat. D'où la franchise étonnante d'un document qui flirte allégrement avec un cynisme à faire rougir un candidat d'aujourd'hui: il s'adresse à un fin connaisseur de la vie politique romaine et n'a pas à prendre de précautions morales. Quintus se concentre sur des conseils purement pragmatiques de la vie d'un candidat en lice pour le plus haut poste possible: comment séduire les citoyens, attaquer les autres candidats, flatter et entretenir ses relais d'influence, se tenir sur le forum, dans les rues ou jusque chez soi, etc. À Rome, un candidat ne pratique pas vraiment de grands meetings pour enflammer les foules. La campagne se déroule à deux niveaux, l'un public et l'autre plus discret. En public, il s'agit de se faire voir, habillé d'une toge blanche à la craie – le mot candidat vient de «candidatus», blanchi, dans le cadre de tournées où ce qui compte est avant tout la «prensatio» (la poignée de main). Toute l'habileté consiste à savoir s'adresser spontanément à chacun par son nom, sans que le «nomenclator», l'esclave spécialisé qui suit le candidat, n'ait à lui souffler le nom de son interlocuteur. Le candidat doit aussi se montrer en tant que «patronus», dans une société où le

clientélisme n'est pas un défaut mais une pratique honorable. En résumé, il désigne une relation mutuelle entre un homme puissant – le patron – et un obligé – le client. Ce lien, c'est la «fides», la loyauté: au service rendu (aide financière, entremise, défense gratuite en cas de procès, etc.) par l'un répond le soutien de l'autre par son vote ou par sa propre influence. En fin de compte, Quintus enseigne que l'amoureux de Platon qu'est son frère doit mettre ses idéaux philosophiques dans le pli de sa toge et flatter dûment qui de droit, saluer tout le monde individuellement, et apprendre à ne pas dire non à toutes les sollicitations. Le bon politique (en tout cas le bon candidat) doit entretenir avec tous les électeurs des relations personnelles, pas seulement pour caresser les ego dans le sens du poil, mais parce que la vie politique romaine repose sur un mode d'organisation sociale qui lie personnellement un chef de clan à ses subordonnés, dans un rapport de réelle réciprocité. Candidater, c'est avant tout tisser des liens personnels avec ses concitoyens, qui accorderont – par leur vote – telle fonction publique, pour satisfaire aux exigences de la bonne marche de l'État, mais aussi avec l'espoir de se ménager pour eux-mêmes des ressources dont ils connaissent d'avance le prix. ■



Marcus Tullius Cicéron (106 av. J.C. – 43 av. J.C.)

